ROYAL BAKING POWDER

Absolument pure

Poudre faite avec la crême de tartre de raisin pur.

PROCES DREYFUS.

Nombreuse assistance à la Cour de Rennes.

Dépositions de M. Casimir-Périer et du général Mercier.

Incidents Dramatiques.

Presse Associée—

Rennes, 12 août--Le soleil brillait 5 heures 40 du matin, quand le capitaine Dreyfus a traversé l'avenue de la gare et est entré dans le Lycée pour assister à la seconde séance publique de son procès devant la Cour Martiale. On avait pris les mêmes mesures d'ordre public que les jours précédents.

Le colonel Jouaust, président de la cour, et les autres juges sont arrivés un peu après 6 heures. Ils étaient suivis des généraux Billot et Mercier, en uniforme. Ce dernier était venu en voiture découverte. A son arrivée, il a été poussé des cris de "Vive l'armée! Vive Mercier".

En descendant de voiture, le général paraissait soucieux; mais sa physionomie s'est éclaircie bientôt après; il était souriant. Il a causé quelques instants avec des officiers, à la porte, et s'est mis à rire assez bruyamment; mais ce rire sonnait faux.

Pendant qu'il gravissait le perron et entrait dans l'édifice, sa physionomie s'est assombrie de nouveau.

M. Casimir-Perrier est arrivé ensuite, puis le colonel Picquart qui a été accueilli par des applaudissements. Il a répondu par un sourire.

La séance s'est ouverte juste à 6 h. 30, avec les mêmes formalités que lundi dernier.

Il s'est produit alors un incident qui a fait sensation. Comme le colonel Jouaust lui montrait le document trouvé dans la doublure de son gilet par un officier du pénitencier, Dreyfus a admis le fait. Il en gardait une copie comme souvenir du bordereau. Il a fait cette déclaration d'une voix parfaitement calme. Puis il a continué à écouter la lecture du rapport du Dr Ranson par le major Carrière, le ministère public. Cette lecture a duré dix minutes.

M. de la Roche-Vernet, sous-secrétaire de l'ambassade française à Berlin a été appelé. C'est un homme de 35 ans, portant une forte moustache brune, et ayant une toilette élégante. Son témoignage a porté sur la traduction de la dépêche Panizzardi.

Le rideau se lève aujourd'hui sur la même scène que lundi dernier. Les juges en uniforme sont assis sur l'estrade derrière la table couverte de noir. Chaque pouce de la salle est occupé. Il y a plus de dames que lundi dernier.

La personne connue sous le nom de la Dame Blanche, qui a suivi toutes les péripéties de l'affaire de Dreyfus, est encore là aujourd'hui. Elle porte un magnifique collier de perles. Mais en conséquence d'une objection du colonel Jouaust elle quitte la place en vue qu'elle occupe à la droite, derrière lui, pour une place plus modeste mais bien en vue encore.

Il y a de nombreux uniformes dans l'auditoire, et un peloton de soldats, bayonnettes aux canons, est, comme lundi, rangé au fond de la salle.

Les premiers débats sont ternes, et l'espoir d'une séance à sensation commence à s'ébranler quand M. Casimir-Périer et le général Mercier réitèrent ce qui est déjà connu.

Mais ce n'était que le calme précédant la tempête, et quand elle a éclaté elle a emporté tous les assistants dans un tourbillon d'excitation.

En entrant dans la salle Dreyfus salue le président, militairement comme lundi dernier.

Le colonel Jouaust rend le salut et dit: Asseyez-vous, Dreyfus.

Le siège du prisonnier est placé plus à droite de l'estrade des juges que lundi dernier. Au lieu de faire face aux juges, Dreyfus s'assoit le dos à la table de son conseil, en face des sièges où se tiennent les témoins.

La cour installée, le colonel Jouaust ouvre immédiatement les débats en posant la question suivante à Dreyfus:

En janvier 1895, le directeur du pénitencier de l'île de Ré, dans l'accomplissement de ses devoirs, a fouillé les vêtements apportés à la prison. Il a trouvé ce document dans une poche intérieure de votre veston.

Le président tend un papier à Dreyfus et dit:

Reconnaissez-vous ceci comme vous ayant appartenu?

—D. Oui, mon colonel.

—J. A qui était-il?

—D. A moi.

—J. Voulez-vous me dire maintenant comment et dans quelles circonstances ce document est venu en votre possession?

—D. C'est un document que j'ai employé durant mon procès. Afin de discuter la valeur du bordereau je désirais le conserver.

—J. Le code militaire vous donne le droit d'avoir une copie des documents relatifs à votre cas.

Ce document était, conséquemment, légitimement en votre possession. Pourquoi désiriez-vous le conserver?

—D. Comme un souvenir du texte du bordereau.

—J. Ce n'était pas convenable et, conséquemment, il vous a été enlevé. Je tenais simplement à élucider ce point. Passons.

Le colonel Jouaust demande alors au commandant Carrière s'il n'a pas des observations à faire au nom du gouvernement.

Le commandant répond en demandant la lecture du rapport du docteur Ranson.

Le greffier en donne aussitôt la lecture.

Ce rapport a trait aux mesures de surveillance prises durant le voyage de Dreyfus à Cayenne. Entr'autres choses il y est dit qu'on a vu Dreyfus pleurer assis sur un tabouret.

M. de la Roche-Vernal, attaché à l'ambassade de France à Berlin, est appelé. Quoiqu'il soit intimidé, il n'y a aucune hésitation dans ses réponses. Il dit qu'il a agi comme agent intermédiaire du ministère de la guerre et du ministère des affaires étrangères quand ils s'occupaient de la traduction d'une dépêche Panizzardi, traduction très minutieuse et très compliquée. Plusieurs brouillons en ont été faits, et une traduction officielle a été définitivement faite. C'est celle qui a été publiée.

Questionné au sujet du brouillon et de la traduction il dit qu'ils étaient purement hypothétiques. Le premier brouillon ne contenait que deux mots, «capitaine Dreyfus», dont les traducteurs fussent certains. Le sens général était que Dreyfus avait été arrêté et qu'il n'avait pas de relations avec l'Allemagne.

M. Paléologue, un fonctionnaire du ministère des affaires étrangères, est appelé. Ses déclarations ne s'accordent pas avec quelques-unes du témoin précédent.

Pour MMes Labori et Demange, le résultat net de ces deux dépositions est qu'il n'a jamais été question dans la traduction de relations avec l'Allemagne.

Me Labori montre une satisfaction évidente.

La barre des témoins reste vide quelques instants, puis le colonel Jouaust dit d'une voix solennelle:

Introduisez le témoin suivant:

Un sergent d'infanterie assis derrière le bureau du commandant Carrière se lève et s'avance au milieu du tribunal où se trouve M. Casimir-Périer, ancien Président de la République. M. Casimir-Périer se lève et, conduit par le sergent, gravit les degrés conduisant à l'estrade. Il porte une jaquette noire, avec la rosette de la légion d'honneur à la boutonnière. Il tient son chapeau de soie à la main. En réponse aux questions usuelles il dit:

Je suis âgé de cinquante-deux ans, sans profession. J'ai été autrefois Président de la République.

Le colonel Jouaust demande alors:

--Connaissiez-vous l'accusé avant les actes dont il est accusé?

—C. P. Non, Monsieur le président.

—J. Vous étiez président de la République à l'époque de l'arrestation de Dreyfus. Dans cette position vous étiez en mesure d'obtenir des détails sur les circonstances et les causes de son arrestation. Je vous prie de vouloir bien les communiquer à la cour.

—C. P. (A haute voix). Monsieur le président, vous me demandez de dire la vérité et toute la vérité. J'ai juré de la dire. Je parlerai sans réticence, sans réserve. Quel que soit ce que j'aie pu dire dans le passé, quel que soit ce que les gens puissent croire et dire, ce qui malheureusement n'est pas toujours la même chose, que je connaisse seul des incidents et des faits pouvant jeter la lumière et que je n'ais pas tout dit

Suite 3e page.

Le Collége de Sainte Croix.

Rues Dauphine et Roymès.

OUVRIRA LE MARDI, 5 SEPTEMBRE.

Complets Cours Classique, Anglais, Commercial et Préparatoire, Français, Espagnol, Allemand, Phonographie, Typewriting. Nouvelles bâtisses, location salubre, terrains spacieux. Conditions raisonnables. Il n'y a jamais eu de maladies infectieuses ou contagieuses sur les lieux. Pour plus amples informations, s'adresser au Rév. D. J. SPILLARD, C. S. C., Président.

6août—1m—Dim Mar Jeu—W

Le Pensionnat de l'Enfant Jésus

—POUR—

PETITS GARÇONS

Rouvrira le 4 septembre 1899. S'adresser pour catalogue à la

MÈRE SUPÉRIEURE,

Coin des rues Calhoun et Howard, Nouvelle-Orléans, Lne.

3 août—2m—dim mar jeu

CONSULAT DE FRANCE

—A—

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

BUREAUX, 624 rue Gravier au haut de la Banque des Citoyens.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat

Liste de publication.

AOUT 1899.

Abadie, Jean	Germilhac, Jean Baptiste
Abadie, M. et Mme Louis	Gimet, Baptiste
Anglade, Baptiste	Grand, Pierre Prosper
Aouillé Guillaume Jean-Marie	Guiasanto, Pierre
Balenoue, Célestin	Gueydan, Jean Pierre
Baratgin, Jean Pierre	Guillemin, Louis Jean Baptiste
Bégué, Jean Bernard	Izac, Laurance] Veuve
Bertin, Dominique	Lissorgues
Bois, Veuve Oscar	Jacquel, Ernest
Bonneault de Rassy, Mlles	Jambon, Sidaire
Carrouché, Augustin	Lebat, T
Carrouché Daniel	Laporte, Jean Pierre
Cavé, Jean Marie Joseph	Lapoutge, Guillaume
Case, veuve	Laran, Jean François
Casenoeuve, Pierre	Larrivière Jean Marie Augustin
Cazes, Louis Marie	Lassalle Jean Irénée
Chaume, Claude	Lausère, Louis
Cleerec, Joseph	Laymet Edouard
Clotilde, Louise	Legobien, Joseph François Marie
Coutant, Eugène	Lemarié, Alfred
Dentou, Jean Pierre Victor	Maillho, Emile
Daries, Jean Baptiste	Mattei, François Marie
Dastugue Anselme Dominique	Mayhé, Joseph
Delanney, Charles Eugène	De Michan, Jean Marie Montezon, Marie
Desconnets, Jean Marie	Negroni, Joseph Marie
Doléac, Jean Marie	Ninay, Baptiste et famille
Dougnac Jean	Orlandnoci, Charles
Doya, Joseph Antoine Joachim	Pellicier, Henri François
Dubie, Pierre Hippolyte	Pérès Pierre
Dupin, Pierre	Persac, Pierre Alexis
Dupont, M. et Mme	Petit, Ernest
Espenan, Jean Marie	Philippo, Marguerite
Faivre, Louis François	Roques Bertrand Constantin
Faraldo Prosper Francois, Michel	Roquesel, Mlle
Ferran Joseph	Roques, Veuve
Feurtanier, Jean Baptiste	Sabathié, Jean Marie
Fréchède, Louis Hercule	Sempé, Jean
Fringe Andrévos	Sentilles Louis
Gadouneix Léonard	Simon, Mme E.
Gaillard, Léontine	Sireix, Jean Maximien
Gosselin, Armand	Villembits, Jean Dominique Joseph,
Gelé, Léon	St Vignes Didier
	Troubat, Pierre Joseph Marie
	Tujague, Emile Joseph
	Vian, Jean Marie

Lettres.

Barthe Joseph

J. THIÉBAUD.
Gérant du Consulat.

VINS ET LIQUEURS,

HOTEL LABAT,

Rendez-vous des Familles aux Sources d'Abita.

Cuisine française. Les meilleures eaux de source minérales. Le seul endroit pour passer les mois d'été. A TROIS ILETS du dépôt. A deux heures de la Nouvelle-Orléans. Arrangements spécieux pour les excursionnistes. Prenez le chemin de fer N. O. & N. E. POUR LES CONDITIONS s'adresser à

MUTTI & DOURS, Sources d'Abita, Lne.

26 avril—6m—dim mer

La seule maison française à la Nouvelle-Orléans.

E. J. LOUAPRE.

VENTE EN GROS

D'Articles en Bois Galvanisés, Verre et Ferblanc.

Papier, Cordages Ficelle et Brosses

Sacs en papier, Balais, Sorbetières.

—SEUL AGENT DES—

Balances Howe et du Noir Enameline P. D. Q

233 RUE DECATUR,

Nouvelle-Orléans, Lne.

P. O. Boite 1367. Téléphone 1331

6août—3m—Mer Dim

AVIS.

Excursions du dimanche à bon marché du New Orleans, Fort Jackson & Grand Isle R. R. Les trains partent d'Alger à 8 A. M., et arrivent à 7:35 P. M. Billets, aller et retour, 50c, 75c et $1,00.

Les trains d'excursion ont repris leur service depuis le 21 novembre.

J. S. LANDRY,
Agent général pour le Fret

J. S. LANDRY, et les Passengers
Surintendant.

J. C. MILLER,

Compagnie Limitée de Tentes et Marquises,

COTON A VOILES, VÊTEMENTS EN TOILE CIRÉE, PRÉLARTS, DRAPEAUX, HAMACS, ETC., BALDAQUINS ET CLÔTURES (INCLOSINGS) POUR MARIAGES ET SOIRÉES 441 RUE DU CAMP. TÉLÉPHONE 656.

7ma 1—1an—dim mar jeu

4 DÉBOUCHÉS IMPORTANTS

THE TEXAS AND PACIFIC RAILWAY

La moitié du taux régulier via Texas et Pacific pour Lake Charles, Beaumont, Houston, Galveston, Austin, San Antonio, Dallas, Fort Worth, Sherman et Denison et retour.

Adressez à

A. S. GRAHAM

Bureau des billets, Hôtel St-Charles.

1er mars—

C. LAZARD & CO., L'td.

LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE

VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS,

d'Articles de toilette et de Chapeaux

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche

Coin des rues Canal et North Peters.

1 nov—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux liets de la rue du Canal, 2me District.

nov—92—1 an—mar. jeu. dim

COMPAGNIE D'ASSURANCES

LIVERPOOL & LONDON & GLOBE.

Plus de $70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis

Pertes payées pour l'incendie de Chicago.....$3,389,691

Pertes payées pour l'incendie de Boston.....$1,427,29

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS—

GUSTAV E. WESTFELDT. L. C. FALLON LUCAS E. MOORE C. M. BORIA.

CLARENCE OW. secrétaire-Résident. J. G. PEPPER, Assistant-Secrétaire.

7nov—1an

Montres, Pendules, Bijouterie, Argenterie, etc.

Médailles Religieuses et Chapelets en or et en argent. Livres de Prières en français et en anglais.

DES DERNIERS DESSINS ET GENRES ET A DES PRIX TRES RAISONNABLES CHEZ

FRANTZ BROS & CO.,

129 RUE BOURBON - - - - NOUVELLE-ORLEANS.

EXPERTS EN HORLOGERIE.

Toutes sortes de Bijoux fabriqués et réparés.

Ciselures et Gravures de premier ordre.

1 mars—

MALADIES NERVEUSES

Guérison Certaine

PAR LE

Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE

EPILEPSIE, HYSTERIE	VERTIGES
HYSTÉRO-EPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABETE SUCRE	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU et de la Moëlle Epinière	EBLOUISSEMENTS
	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRHÉE

Notice très importante envoyée gratis sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT Avec votre ordre Coupez cette annonce et nous vous enverrons notre "High Grade Drop Cabinet Burdock" Machine à coudre par fret C. O. D. sujette à votre examen. Vous pourrez l'examiner au dépôt du chemin de fer le plus près de chez vous et si vous la trouvez parfaitement satisfaisante, exactement comme elle est représentée égale aux machines que les autres vendent $60.00 et le meilleur Bargain dont vous ayez jamais entendu parler, payez à l'agent du chemin de fer notre prix spécial de $15.50 120 livres et le fret se monteront à 75 sous pour chaque 500 milles. Faites en un Essai de Trois Mois dans votre propre maison et nous vous remettrons $15.50 le jour où vous ne serez pas satisfait. Nous vendons les machines des différentes marques et fabriques à $8.50, $10.00, $11.00, $12.00 et au-dessus et donnerons volontiers notre catalogue de ces machines. $15.50 pour cette machine "Drop Desk Cabinet Burdick" est le plus avantageux bargain jamais offert par aucune maison.

$15.50

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS par des fabriques inconnues qui dépient nos annonces, offrant des machines inconnues sous divers noms, avec des offres spéciales. Ecrivez à quelque connaissance à Chicago et apprenez ceux qui offrent de la sécurité et ceux qui n'en offrent pas.

THE BURDICK possède toutes les améliorations modernes et tous les bons points de toutes les machines de premier ordre fabriquées et les défauts d'aucunes. Faite par les meilleurs fabriques de l'Amérique, des meilleurs matériaux.

L'ARGENT PEUT ACHETER Solid Quarter Sawed Oak —DROP DESK CABINET—

Polis Comme les Pianos, une illustration montre la machine fermée (le haut disparaissant de la vue) et pouvant servir comme table de centre, ou bureau, l'autre ouverte avec grande table et le haut en place et prête à manœuvrer. 4 tiroirs de fantaisie, dernier dessin de 1899 de cadre légère (skeleton frame), sculptée, à panaux, et fini avec décorations à relief, poignées de tiroirs en nickel, sur quatre roulettes pédales ajustables (avec ball bearings), véritable "Smyth Iron Stand. Très beau bras—High Arm Head—quatre mouvements positifs, navette vibrante s'enfilant seule, remplisseur de bobine automatique attachements ajustables, tension libre, tentée, roue détachée améliorée, presseur ajustable, enveloppe de navette améliorée, barre à aiguille patentée, protecteur de robes patenté, bras superbement décoré et bordé d'ornements.

Machine ter mée pouvant servir de table, pupitre.

$15.50

NICKELES.

GARANTIE la machine la plus légère, la plus durable et celle faisant le moins de bruit qui soit fabriquée. Chaque pièce de la machine est fournie et notre Livre Gratis de Renseignements démontre exactement comment chacun peut s'en servir et faire de l'ouvrage simple ainsi que des ouvrage de fantaisie. Une Garantie de 20 Ans est envoyée avec chaque machine.

CELA NE VOUS COUTE RIEN de voir et examiner cette machine, comparez la avec machines que votre marchand vend de $40.00 $60.00 et alors si vous êtes convaincus que vous gagnez de $25.00 à $40.00, payez votre agent de frêt les $15.50. Nous devons vous renvoyer les $15.50 à tel moment en deçà de trois mois si vous n'êtes pas satisfaits. Commandez aujourd'hui, ne retardez pas. (Sears, Roebuck & Co sont foncièrement honnêtes.—Editeur.)

Adressez, SEARS, ROEBUCK & CO. 'Inc.' Chicago, Ill.

STAUFFER, ESHLEMAN & CO.

BUCK'S STOVES & RANGES

STAUFFER, ESHLEMAN & CO.,

511 et 513 rue du Canal, NOUVELLE-ORLEANS.

—AGENTS DES—

"BUCKS" STOVES ET RANGES,

"OUR LEADER" STOVES ET RANGES.

Stoves Délivrés, Installés et Réparés.

1er jan—

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 68 Commencé le 1er Juin 1899

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

QUATRIÈME PARTIE.

GOLIATH ET BASTILLE.

V

UN DRAME A LA FRONTIÈRE.

(Suite.)

Ils ne pouvaient l'atteindre, supplice atroce.

Ils voulurent user d'un stratagème.

Ils accrochèrent une gourde débouchée à une corde. Et toutes les fois qu'au dessus ils entendaient s'éloigner les pas du factionnaire qui, dans sa promenade, tantôt s'avançait vers le bord et tantôt se reculait, ils lançaient la gourde dans la retombée jaillissante de la cascade.

Quelques gouttes y entraient qu'ils suçaient avec avidité, et ils promenaient la langue sur l'extérieur humide de la gourde.

Mais ce n'était pas un soulagement.

Cela, plutôt, surexcitait leur soif.

Marcigny voyait cela et souffrait autant qu'eux.

La nuit vint; la lune se montra au-dessus des cimes.

Le forestier alluma du feu, décidé à rester à son poste.

Marcigny, désespéré, regagna le chalet où il avait passé la nuit précédente. C'est à peine s'il toucha au reste de ses provisions.

—Si je réussis à les sauver, dit-il, ils en auront besoin. Ménageons-les.

Mais cette nuit fut longue. Il ne dormit pas. Il avait la fièvre.

Vers deux heures du matin il se leva, sortit.

Il voulait voir ce qui se passait sur la frontière.

Une heure après, il se retrouvait au bord de la crevasse.

Un silence profond régnait là, le silence des grandes solitudes; seule, la cascade jasait gentiment, en sautillant de roche en roche.

Du feu brûlait le plateau.

Les pieds au feu, enveloppé dans son manteau, le forestier dormait.

La lune éclairait doucement le paysage.

Marcigny s'approcha de la crevasse et dit à mi-voix:

—Goliath! Bastille!

Rien ne lui répondit.

Il répéta deux fois son appel, sans résultat.

—Ils dorment peut-être accablés par la fatigue.

Puis une autre pensée lui vint qui le fit frissonner:

—S'ils étaient morts, les malheureux!

Morts, sans qu'il ait pu leur porter secours!

Il n'eut pas le courage de retourner au chalet.

Il attendit, dans les roches, le lever du jour.

Il vit, le matin, la sentinelle se réveiller.

Elle était toute engourdie par le dur froid de cette nuit.

Le feu se mourrait.

Elle se hâta de le raviver.

Puis, pour se dégourdir, le forestier marcha vivement, s'arrêtant de temps à autre pour battre la semelle contre les roches.

—Pourquoi ne s'en va-t-il pas? se demandait Marcigny.

Son regard essayait de plonger dans les profondeurs sombres de la grotte où les deux malheureux braconniers s'étaient refugiés.

Il fut longtemps sans les apercevoir.

Et il n'osait se montrer dans la crainte d'être vu par le forestier.

Au bout d'une demi-heure, réveillés par la faim, par la soif, fiévreux, perdant toutes leurs forces, apparurent les deux hommes.

Ils étaient pâles, tremblants.

Leurs yeux—des yeux de fou—regardaient la cascade tombant sans cesse, abondante, fraiche, jolie, tombant toujours.

Ils tendaient vers elle leurs mains tremblantes.

Ils voulurent, comme la veille, lancer leurs gourdes.

Mais leurs mains débiles, leurs pauvres mains fiévreuses, n'avaient plus aucune adresse.

Ils n'y réussirent pas.

Alors, ils se couchèrent sur le bord de l'abîme....prêts à mourir.

—Je ne les laisserai pas mourir.... Ce serait un crime....

Il rampa jusque à la crevasse, en se cachant.

Il inspecta le fond de l'abîme.

En faisant un détour, assez long il est vrai, il pouvait y descendre et il ne lui sembla pas impossible d'accéder à la grotte par un tour de force et en grimpant sur la roche à pic, en se retenant aux aspérités comme un gymnaste le ferait le long d'une muraille.

Si Goliath et Bastille n'avaient pas été fatigués par une course qui les tenait haletants depuis deux jours, si la faim et la soif ne les avaient pas épuisés, ils auraient certainement tenté l'aventure.

Ce qu'il importait de faire au plus vite, c'était de leur donner de quoi reprendre des forces.

Il y avait encore un peu de cognac dans la gourde de Marcigny.

Il y mêla de l'eau du ruisseau qui formait la cascade.

Dans son carnier, restait un peu de jambon et du pain.

Il n'hésita pas, risquant sa vie.

Goliath et Bastille, au bord de l'abîme, ne bougeaient plus.

Ils semblaient évanouis.

—Pourvu que j'arrive à temps!

Il ne perdit pas une minute.

Une heure après il était dans le fond du ravin où coulait le ruisseau déjà fort et que les pluies prochaines allaient transformer bientôt en un torrent impétueux, terrible.

Il suivit pendant longtemps le lit du ruisseau.

Et quand il fut sous la grotte, —qu'il reconnut aisément d'en bas, au bec formé par la roche par-dessus l'excavation,—il essaya de grimper.

Ses premiers efforts restèrent infructueux.

La roche était lisse, verticale, impraticable de ce côté.

Il l'examinait attentivement, lorsqu'il remarqua une sorte de lézarde qui crevait la surface polie et qui descendant, plus loin, jusqu'au ruisseau, remontait jusqu'à l'excavation.

C'était tenter Dieu que de suivre un pareil chemin.

Mais il n'y en avait pas d'autre possible.

La lézarde pouvait avoir quelques centimètres de profondeur, juste de quoi y mettre la moitié du pied, en se collant contre la roche où la main ne devait trouver aucune place pour s'y retenir et s'y maintenir en équilibre.

Cependant Marcigny n'hésita pas.

Il monta.

Il allait lentement, frôlant la muraille, évitant les petites pierres qui pouvaient rouler sous son pied et lui faire perdre l'équilibre.

Il avançait, lentement, il est vrai, mais pourtant se rapprochant de la grotte. Il regrettait de ne pas s'être muni de son piolet qui lui eût servi et rendu plus facile ce tour prodigieux d'équilibre.

A mi-chemin, il trouva un trou formé par la lézarde où il put, pour la première fois, poser d'aplomb les deux pieds.

Il était temps.

A marcher ainsi sur les pointes dans une perpétuelle tension de toutes les forces, de tous les muscles et de tous les nerfs, il sentait ses pieds qui s'engourdissaient, ses jarrets qui fléchissaient.

Il respira.

Il jugea ensuite du trajet qui lui restait à faire et regarda au-dessus.

Un renflement de la roche le cachait, heureusement, car sans cela il eût été découvert, en ce instant précis.

Voici, en effet, la scène singulière qui se passait là-haut et à laquelle, témoin invisible, Marcigny assista.

Goliath et Bastille avaient le délire.

—A boire! à boire! murmurait Goliath.

Et il tendait avidement les mains vers la cascade.

Et il ouvrait ses lèvres desséchées, espérant que le vent, parfois, apporterait jusque sur elles quelques gouttes d'eau, un peu de cette poussière impalpable que la cascade soulevait en jaillissant.

Un de ces gémissements avait frappé l'oreille du factionnaire.

Le forestier écouta.

Il entendit de nouveau et se rapprocha.

(A continuer.)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup", and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.